

François Bégaudeau

La blessure la vraie



Extrait de la publication

folio

François Bégaudeau

La blessure la vraie

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été précédemment publié
aux Éditions Verticales.

© *Éditions Gallimard, janvier 2011.*

Extrait de la publication

François Bégaudeau est né en 1971 en Vendée. Il a publié six romans depuis 2003 : *Jouer juste*, *Dans la diagonale*, *Entre les murs*, récompensé par le prix France Culture - *Télérama* 2006, *Fin de l'histoire*, *Vers la douceur*, *Au début*. Il est aussi l'auteur d'une fiction biographique consacrée aux Rolling Stones, *Un démocrate*, *Mick Jagger*, d'un livre jeunesse, *L'invention du jeu*, et d'essais : *Antimanuel de littérature*, *Parce que ça nous plaît* (avec Joy Sorman), *Tu seras écrivain mon fils*.

Il est aussi critique littéraire et de cinéma, notamment pour le magazine *Transfuge*.

1

Depuis vingt ans à vrai dire je n'ai plus cessé de rire. C'en est troublant, presque inquiétant, une anomalie car il y aurait plutôt de quoi pleurer, tragédies, saloperies, maladies, labeur de vivre, effroi de ne plus.

Tout autour on se trouble, s'inquiète, soupçonne un hic, perçoit un aveu dans mes trop virulentes dénégations. Ça cache quelque chose, une plaie, une écorchure, une entorse incurable au bonheur.

Toujours j'ai donné le change, mais aujourd'hui me trouve las d'esquiver et pressé d'admettre qu'en effet il y a quelque chose qu'il ne faut plus tarder à raconter.

Le temps est venu quoi qu'il m'en coûte de remonter à la blessure.

De remonter à 86.

À l'été 86.

Le dimanche 7 juillet 1986, à 14 h 35, la Renault 19 familiale croise une 4 L beige dont une paysanne édentée et coiffée d'un fichu

occupe seule l'habitable. Elle roule vers Saint-Gilles-Croix-de-Vie, nous roulons vers la maison de Saint-Michel-en-l'Herm où mes parents ont vécu quinze ans, mon frère quatorze, ma sœur neuf, moi sept, et que nous occupons pendant les vacances scolaires depuis l'emménagement à Nantes en septembre 78.

Cent kilomètres plus tôt j'ai demandé à mon père de nous faire arriver à 15 heures pour la finale de Wimbledon. Il a regardé sa montre et commencé à forcer les dépassements, essayant de réguliers appels de phares.

Parfois une bosse de départementale chatouille le bas-ventre. Un dixième de seconde on est en apesanteur. On pourrait retomber dans le fossé pour un accident totalement mortel, cinq déchiquetés d'un coup, ce serait horrible et je le raconterais d'outre-tombe. Mais non.

Le conducteur zélé double dans son élan une remorque de betteraves attelée à un tracteur placide. Au panneau barré de Saint-Denis-du-Payré, ma montre Seiko à quartz étanche indique 2.46. Je calcule qu'en maintenant une vitesse moyenne de 95 km/h, je pourrai même voir les balles d'échauffement pendant lesquelles les tribunes vert bouteille clament le nom de leur favori avec un accent anglais que j'adore reproduire.

En arrivant, je décharge pour la forme la glacière en polystyrène et un sac lesté de livres que je n'ouvrirai pas de l'été, le sac ni les livres, puis je me cale devant la télé en croquant dans une golden acide du jardin.

Becker prend d'entrée le service de Lendl et remporte le premier set. Je lève un bras rageur. Comme l'ensemble de la population mondiale et malgré ma sympathie pour les pays de l'Est, je déteste le Tchèque au maillot à losanges, et les dix-sept ans fougueux de l'Allemand compensent le passif de sa nationalité.

Il me reste deux ans pour gagner Wimbledon. Dans les interviews que je donne à la presse mondiale dans ma chambre nantaise, je dis que je ne fais pas une fixation sur cette échéance, qu'il s'agit juste pour moi de satisfaire les fans impatients de voir mon jeu d'attaque donner toute sa mesure sur le gazon londonien.

Le roux Becker remporte le deuxième set et file vers une victoire facile. Je devrais exulter, palpiter de joie nouée à l'approche du sacre, me voiler les yeux d'angoisse chaque fois que mon favori sert une deuxième balle.

Je n'exulte pas. Mon cœur palpite normal. Je ne me voile rien du tout.

La vérité est que je m'ennuie, et c'est bien la première fois devant une finale. Quand Lendl revient à 3-3 dans le troisième set, je me surprends à craindre qu'il le remporte et d'avoir à en subir encore un ou deux.

Je suis tiraillé entre mon rang à tenir de fan de tennis et les injonctions d'une soudaine bougeotte. Trois échanges plus tard, je ne sais quoi tranche le dilemme. Je me vois déserrer la salle à manger et croiser mon père que réjouit cet élan vers le plein air plutôt que de se cloîtrer

bêtement. Je me vois décrocher de son clou au fond de la grange mon vélo Motobécane à double plateau. Ma mère a suivi la manœuvre et demande ce que je trafique. Je dis que je vais faire un tour dans le bourg. Elle a un sourire qui comprend tout et consent.

– Tu regardes pas la fin du tennis ?

– J'ai un truc à faire.

Et pour le truc que j'ai à faire je sais que je dois trouver.

Je dévale sans les mains la rue des Saints-Martyrs, coupe en diagonale la place du marché déserte, grille désinvolté le stop de la poste. Le village est vide. Tous ont transhumé vers la plage, sauf les silhouettes voûtées et noires des vieux rencognés dans des poches d'ombre.

Deux d'entre eux discutent mains sur canne devant l'hôtel des Abbés où de son vivant Napoléon a passé une nuit. Il a mal dormi à cause des moustiques du marais et le lendemain il est reparti cap au nord fonder La Roche-sur-Yon.

Je couche mon Motobécane 2 × 5 vitesses dans l'herbe au bas du chemin rocailleux qui mène chez les Courreau. Il y a des papillons. Le portail grince. L'immuable soc de charrue est fatigué de rouiller au milieu de la cour. C'est elle qui m'ouvre, s'exclame aigu, m'embrasse sans lèvres, enlève pour le faire les lunettes Sécu qu'elle avait déjà quand elle me gardait les mercredis après-midi. Pendant les siestes dans le petit lit au pied

du sien, ses ronflements étaient des râles d'ogre. Puis on se levait et tout était doux. La brioche à la fleur d'oranger devant les dessins animés de 16 heures. Le Fruité au pamplemousse. L'amène bourdonnement du frigo Brandt. Sa voix.

– T'as encore poussé toi dis donc.

Pour une fois cette observation-réflexe se justifie. La visite médicale de fin de troisième a révélé que j'avais pris sept centimètres en huit mois. J'ai la voix plus grave quoique pas assez à mon goût, un bouton cyclique sous la lèvre inférieure, un duvet sous le nez et pas eu le courage de commander un rasoir électrique à mon anniversaire de mars dernier. Depuis six mois je le coupe aux ciseaux, c'est n'importe quoi. Le n'importe quoi durable plutôt qu'une gêne ponctuelle, c'est un choix perdant et c'est le mien.

À l'appel enjoué de sa femme, René Courreau, que je n'ai jamais vu sans béret, a traîné ses charentaises jusque dans la salle à manger d'où le vaisselier ne s'est pas enfui.

– Regarde donc comment qu'il est grand le drôle.

René sourit pour approuver. René sourit continûment. Une bonté aussi indéfectible que ses bottes de ferme aperçues sur le perron.

Le vaisselier n'a pas bougé, ni la tête de cerf que pour une raison demeurée inexplicable j'appelais Éric.

À ma demande ils m'informent que Joe n'est pas rentré pour déjeuner après sa tournée de journaux.

– Tu sais comment qu’il est, à jamais rien dire à pépère et mémère.

Pépère et mémère se sont mariés en juin 1956 pour légitimer un fils qui a débarqué deux semaines après la cérémonie à l’église et s’en est reparti vingt et un ans plus tard, broyé par la tôle de la Simca 1100 que son meilleur copain Jean-Michel Potier ivre de pastis a lancée dans le mur d’enceinte du stade municipal. Jean-Michel en est ressorti indemne et dépressif à vie. Avant que mémère ne meure de chagrin, pépère a sorti du hangar la Trois Chevaux pour monter à Luçon, voir si par hasard l’assistance publique avait pas un petit pour remplacer. On lui a présenté un garçon de six ans qui venait d’être ramassé sur la route de Triaize, largué là par une cigogne ou un objet volant non identifié. La semaine d’après, mémère est venue voir l’enfant tombé d’ovni et l’a tout de suite aimé comme un fils. On ne savait pas son prénom ni quoi ni qu’est-ce, alors elle a demandé comment qu’tu veux qu’on t’appelle mon p’tit gars? Le petit d’ovni a dit Joe. C’était le premier mot qu’il prononçait, il devait y tenir, du coup mémère l’a pris sur ses genoux et a dit embrasse ta mémère mon Joe. Depuis elle n’a plus cessé de prononcer le J à la française, comme pour sa cousine Jacqueline née avec la polio, alors que le petit d’ovni avait prononcé à l’américaine, comme dans John Wayne dont il était peut-être le fils, quoiqu’on n’ait jamais aperçu John Wayne à Luçon, ni même aux Sables-d’Olonne où les Américains

rachètent une à une les maisons du front de mer.

Mémère me fait asseoir et m'offre la part de brioche à la fleur d'oranger destinée à Joe. Je refuse d'un geste, elle propose du beurre pour aller avec. Je fais valoir que je suis pressé, elle rapproche un bocal de confiture de prunes. Je me lève pour y aller, elle rapporte de la cuisine un verre à moutarde rempli de Fruité au pamplemousse et décoré de membres divers de la famille Barbapapa. Barbabelle, Barbidul, quelques autres.

– Comment qu'elle va la petite Laurence ?

Je hausse des épaules ignorantes, geste d'acteur peaufiné d'année en année puisque mémère me pose systématiquement la question. Le frigo Brandt bourdonne.

– Nous non plus elle nous écrit plus.

Pépère redouble de sourire en préparant sa chique. Il sait où mémère veut en venir. Les mercredis, elle s'arrangeait pour que Mme Bertin dépose ici sa fille Laurence et qu'on joue tous les deux dans la cour à côté du soc déjà rouillé, et qu'on se plaise bien, et qu'on se marie plus tard à l'église de Saint-Christian, patron des amoureux. On jouait, on se plaisait bien, on ne se mariera pas. Laurence Bertin est partie habiter à La Rochelle avec sa mère divorcée et aux dernières nouvelles elle est fan de Whitney Houston. La vie ça se passera pas comme c'était écrit, la page est blanche et pour la noircir il faut que je m'arrache aux mains briochées de mémère.

– Déjà? N'importe comment t'as jamais tenu en place toi.

Depuis toujours j'évalue à soixante le nombre d'années qui me sont échues et je divise par mon âge. À six ans j'avais fait le dixième, à dix le sixième. Chaque année ça se réduit, je trépigne, les nuits j'attends le jour. À quinze ans j'ai déjà fait le quart et le 7 juillet 1986 a déjà grillé dix-huit de ses heures, il n'y a plus de temps à perdre.

Pour le café de la place de la mairie, on ne dit pas L'Extase, comme y incite l'enseigne à moitié lumineuse, on dit chez Gaga. Pourtant le patron ne s'appelle pas plus Gaston qu'il ne présente de symptômes de gâtisme précoce. Il ne fait pas non plus gazou-gazou devant les bébés, au contraire il aime pas beaucoup ça les bébés, il préfère la pêche à la grenouille et le Ricard, si possible simultanément. Une fois on l'a retrouvé assoupi bourré au bord de l'étang des Sacristains, une grenouille à la cime de son bob Miko, et la canne entre ses jambes lui faisait un sexe tendu pour personne, comme le mien souvent. La mère Baquet dit qu'il finira par boire tout son bar, chaises et tables comprises. Au moment où j'entre il finit une réussite sur son comptoir et me salue en rehaussant d'un index son chapeau de paille sans grenouille.

– Qu'est-ce qu'on lui sert au Nantais?

L'an dernier je prenais des Monaco. Cette

année est un autre jour, j'ai changé, du poil m'est poussé y compris là où je pense, je vais plus tarder à être un homme, il faut que je marque le coup mais une blonde en pression là tout de suite ça ferait le mec qui veut marquer le coup. Je commande un panaché, à moitié insatisfait de ce compromis perdant des deux côtés. La demi-teinte plutôt que le ridicule de la pleine assurance, c'est un autre choix perdant et c'est aussi le mien.

Un vieux à casquette alangui par la chaleur se tait devant une Suze, yeux plissés fermés. De son vivant il exploitait une ferme. La ferme s'est figée en photo d'histoire et lui avec. Gaga le rangera à la fermeture.

Je demande si Joe a montré sa gueule cet après-midi. J'affecte et jouis de dire montré sa gueule. Gaga hausse les épaules d'ignorance et pointe un roi de cœur vers Tony Moreau.

Pour savoir des choses on doit parler à Tony Moreau, qu'on ne trouve nulle part que chez Gaga, et chez Gaga à nulle autre place qu'entre le baby-foot et le mur décoré de coupes de l'Association sportive michelaise. Même pisser on le voit jamais. Au début Gaga a soupçonné qu'il se soulageait dans la fente où tombent les balles en gomme quand on met un franc, mais non.

– Salut Tony.

L'an dernier il avait déjà son anneau à l'oreille gauche, mais pas ce tee-shirt Seb c'est bien.

– Ça gaze Tony?

Le suivant prend toujours le vainqueur, donc le suivant prend Tony, qui défend d'une main en faisant juste jouer la barre du goal et sort des vanes sans regarder leur destinataire.

– Il paraît qu'à Nantes y a que des puceaux, j'arrive pas à y croire.

– T'as pas vu Joe?

Tony prend invariablement les rouges. Quand on lui demande pourquoi il dit c'est la couleur de l'anus de ta sœur quand j'y serai passé. Comme ça d'un trait en tirant les dix boules. Puis il demande la mise du type en face qui ne connaît sans doute pas Tony car il dépose un billet de dix francs derrière le but rouge comme l'anus de ma sœur quand Tony y sera passé. Un pauvre gogo de vacancier venu d'Épinal et qui va bientôt moins frimer avec son tee-shirt Windsurf Paradise. Tony met aussi un billet marron et laisse l'engagement d'un geste princier.

– Sinon t'as pas vu Joe?

– Il est bon ton panaché?

– Trop fruité.

– Tu m'en commandes un?

Je pose un index sur mon verre à l'attention de Gaga. D'entrée Tony plante un but de l'arrière et se fout de ma gueule.

– T'affole pas j'ai déjà pris mon goûter, je vais prendre une Kro plutôt.

Je fais celui qui avait compris la blague et je fonds ma honte dans celle du gogo qui commence à comprendre son malheur. Tony met une troisième boule en jeu.

– C’est à ta petite cousine le vélo Motobécane?

Impossible qu’il m’ait vu le planquer derrière la mairie.

– J’ai pas de petite cousine.

– Tu l’as eu pour ta communion alors?

– J’ai pas fait de communion t’es maboul.

– Faudra enlever les petites roues quand même.

Tony est né un 15 août et sa mère s’appelle Marie, ça s’invente pas. Au troisième but encaissé, le surfeur d’Épinal pose les mains sur les hanches en hochant la tête comme un McEnroe impuissant à renverser le cours d’un match. Sur la balle suivante ses trois avants se font des passes désespérées, Tony lâche sa barre d’arrière pour attraper le demi de Kro que je lui tends. Il en ingurgite la moitié et rote, en tordant la bouche pour faire durer.

– Joe tu le trouveras à la fontaine.

Dans le faux plat de la grand-rue, j’affecte de ne pas faire jouer les deux plateaux du Motobécane dont j’étais si fier l’an dernier en le déballant du carton Camif. Les stores de la boulangerie Boudard sont fermés, ceux de la mercerie aussi mais ça c’est tout le temps depuis qu’on a retrouvé la mercière démantibulée au fond de son puits en février 84. Les gendarmes ont conclu au suicide, mais la mère Baquet dit que la maréchaussée ferait bien d’aller voir du

côté de la famille de la bru qui n'a pas craché sur l'héritage on dirait.

Elle ajoute que les mercières ne se tuent jamais et on veut bien la croire.

Une 104 rouge me double et pile vingt mètres devant. En sort côté droit une silhouette chétive et familière. Trop tard pour passer mon chemin l'air de rien, Laurent Coulard est déjà là à me tendre une main sans poigne. Il n'envisage même pas que je l'évite, copains c'est pour la vie. Il montre du doigt son nouveau canot pneumatique fixé au tendeur à la galerie du véhicule immatriculé 85 PG 85, ça s'invente pas.

– Y avait des vagues super aujourd'hui.

Sa gentillesse sonne désormais niaise à mes oreilles résolues à la cruauté. À la maternelle il avait déjà un an de moins que moi. Longtemps ça n'a pas été un problème, mais là les aigus de sa voix d'avant-mue ne sont plus tolérables. Une voix engluée dans le temps où je pouvais encore en perdre, une voix si bien engluée dans l'enfance qu'en mars 88 une chute d'échafaudage sur le chantier de son père lui interdira définitivement l'accès à la puberté.

– Demain c'est drapeau orange, si tu veux on passe te prendre.

Pas envie de dire oui, pas le courage de dire non Laurent c'est fini, pour ce que j'ai à faire cette année j'ai besoin que tu me lâches la grappe et je crois pas si bien dire. Heureusement Martine Coulard klaxonne son fils en me faisant coucou dans le rétro avec la tendre rudesse dont vous

gratifient les femmes d'ici. Laurent replonge dans la 104 coiffée du canot pneumatique hérissé à sa proue d'une tête de Pluto le chien de Dingo l'ami de Mickey.

Une nervosité trouée de scrupules me fait repartir en danseuse dans le faux plat.

Il y a trois siècles ou trente la mer allait jusqu'à Saint-Michel-en-l'Herm qui du coup était une île. Puis il y a trois siècles ou trente elle s'est retirée, laissant à découvert des terres gorgées d'eau qui constituent le marais, peuplé exclusivement de moustiques, de hérons et de fantômes de pirates. Le village s'est retrouvé perché sur un rocher dont les flancs pentus exposés au soleil et nommés coteaux sont couverts de vigne. Encore l'an dernier la descente des coteaux je la faisais en montant. Maintenant la montée je préfère la descendre, sans les mains, sans pédalage comme sur une mob, serein décontracté cool, la panique c'est pour les mômes, tout va bien se passer, je suis prêt, ce sera l'été de ma vie.

La fontaine n'est pas une fontaine. Juste un petit périmètre de mauvaises herbes délimité par quelques chênes fatigués et deux bornes municipales; au milieu des herbes une pompe en métal rouillé qui dégorge quelques centilitres en couinant; au pied de la pompe un ru qu'un tunnel d'égout creusé sous la route jette de l'autre côté dans l'eau boueuse d'une mare nappée de lentilles et ceinte d'un muret croulant; fichée dans le muret une stèle envahie de roseaux à la mémoire de la noyée Raymonde

Frison 1923-1928; à quelques mètres de la stèle une carriole attelée à une mobylette rouge sur béquille; après la carriole un talus qui vous élève de deux mètres et ouvre la perspective sur les champs de blé mûr; en contrebas du talus une fille à genoux dans l'herbe qui reboutonne sa chemise; derrière la fille, pissant de dos dans l'eau fangeuse du fossé en sifflant The final countdown, Joe.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

- JOUER JUSTE, 2003 (Folio n° 4794)
DANS LA DIAGONALE, 2005
ENTRE LES MURS, 2006 ; prix France Culture-*Télérama* 2006
(Folio n° 4523)
FIN DE L'HISTOIRE, 2007
VERS LA DOUCEUR, 2009 (Folio n° 5144)
LA BLESSURE LA VRAIE, 2011 (Folio n° 5444)

Aux Éditions Gallimard

- UNE ANNÉE EN FRANCE : RÉFÉRENDUM, BANLIEUES,
CPE (avec Arno Bertina et Olivier Rohe), 2007
LE SCÉNARIO DU FILM « ENTRE LES MURS » (avec Laurent
Cantet et Robin Campillo), 2008

Chez d'autres éditeurs

- UN DÉMOCRATE, MICK JAGGER, 1960-1969, *Naïve*, 2005
LE SPORT PAR LES GESTES (dir.), *Calmann-Lévy*, 2007
ANTIMANUEL DE LITTÉRATURE, *Bréal*, 2008
LE PROBLÈME, *Théâtre ouvert, coll. Tapuscrit*, 2008
LA POLITIQUE PAR LE SPORT (dir.), *Denoël*, 2009
L'INVENTION DU JEU, *Hélium*, 2009
PARCE QUE ÇA NOUS PLAÎT. L'INVENTION DE LA
JEUNESSE (avec Joy Sorman), *Larousse*, 2010
TU SERAS ÉCRIVAIN MON FILS, *Bréal*, 2011
AU DÉBUT, *Alma*, 2012

François Bégaudeau
La blessure la vraie



La blessure la vraie

François Bégaudeau

Cette édition électronique du livre
La blessure la vraie de François Bégaudeau
a été réalisée le 05 juillet 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447923 - Numéro d'édition : 242686).

Code Sodis : N52625 - ISBN : 9782072470271

Numéro d'édition : 242688.